

Jean ROUDAUT
est en 1934

Michel Butor et le livre futur, proposition, Gallimard 1964.
Trois villes orientées, passage, Gallimard 1967.
La chambre, parenthèse, Gallimard 1968.
Poètes et grammairiens au XVIIIe siècle, anthologie, Gallimard 1971.
Les Prisons, roman. Gallimard, 1974.
Ce qui nous revient, Gallimard 1980.
Autre part, Gallimard 1979.

JEAN ROUDAUT

—
Lecture

Mercredi 26 Novembre 1986

à 19 h 15

dans l'auditorium du musée

—
Entrée Libre

BULLETIN A. R. C. LITTÉRATURE

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

neuvième année

N° 168

Jean ROUDAUT

« Adieu, Madame, je ne sais pas vous quitter »

Si on consent à lire à haute voix, c'est que l'on prête à la parole de pouvoir d'exhausser l'écrit, que l'on tient le livret pour insuffisant et l'énonciation pour une musique verbale, qui l'accomplirait. Mais la lecture ne peut que faire valoir cette insuffisance fondamentale, car toute parole est achoppement, glissement et reprise, halètement. Loin d'être lissé par la parole, comme le tableau par un vernis léger, le texte parlé présente à ceux qui sont à son écoute ses précipitations et ses lenteurs, ses syncopes et ses défaillances. La parole hésite dans ses ruines, échappe à un tombeau, renaît d'une mort passagère. Ce

qui se donne à entendre a déjà eu lieu : ce que vous entendez, en cet instant, c'est déjà ce dont vous vous souvenez, jusqu'au halètement, et à votre impatience d'en avoir fini avec le murmure, pour pouvoir en toute paix vous en ressouvenir, vous ressourcer dans le silence qui nous fonde. Celui qui parle est déjà absent à vos yeux, aussi mort que l'auteur de quelque lettre arrivée après temps. Car le mot « correspondance », qu'il s'agisse de la poste ou de la poésie, ne désigne jamais que ce qui est désaccordé. Le seul message que l'on attende, impatientement, celui dont on croit que, faute de combler la vacance fondamentale en soi, il atténuerait tout au moins la douleur d'être, on ne le recevra jamais. La littérature, et nos vies, sont fondées sur un texte absent et désiré. Ou bien nous recevons une lettre que nous n'attendions pas ; et dans notre hâte nous la lisons comme si elle était celle que nous espérions, si bien que tout le contenu en est transformé, que les jardins de banlieue nous paraissent bordés par les buis de Soglio, que les musées ne sont plus des halls de gare mais des demeures silencieuses, ornées et amoureuses. La voix qui parle à chacun, comme on écrit une lettre à elle seule, à peine s'est elle élevée qu'elle était déjà dans sa fin. Son timbre est tout marqué déjà de l'effort de hausser le ton, et de traverser le temps. Comme la lumière qui nous atteint est d'un astre déjà éteint, toute parole est en son essence posthume. Les lettres que l'on garde sont toujours celles d'un disparu. Les voix que l'on entend sont remémorées. De Celui qui parle, sans mouvement et sans corps apparemment vivant, une voix seule, comme en rêve, vous

parvient. Un brouillard de mots, une brusque clarté de paysage vous feront croire qu'un souvenir de votre vie enfouie, en ce tombeau, a ressurgi pour se défaire. Dans chacune de nos conversations nous faisons l'expérience de la résurrection. Mais si nous anticipons sans cesse le moment où nous ne pourrons plus nous parler, nous ne voulons cependant que le différer. Il n'est pas possible de se taire, puisque rien n'est dit tant que quelque chose reste à dire ; rien n'est dit, tant que ne sont pas dits les mots en quoi le monde se résumerait, en s'abolissant. Ce qui reste à dire ne peut être que la répétition de ce qui a été dit, de façon que le fantôme du parleur, tel un Gilles Blafard émergeant de sa table de bois, soit interminablement revenant. « Adieu, Madame, je ne sais pas vous quitter », chuchote Marcel Proust à Madame Straus en 1912, lui répétant adieu pour n'avoir point à la quitter.

05.10.1986
